

Olivier Richard

LA CHUTE DES PETITS TYRANS DES VILLES
D'ALLEMAGNE DU SUD XIV^e-XV^e S.*

Lorsque le roman de Heinrich Mann, *Professor Unrat, oder das Ende eines Tyrannen* (*Professeur Unrat ou la fin d'un tyran*), qui raconte la chute, par amour pour une chanteuse, d'un professeur de lycée autoritaire dans une ville qui ressemble à la Lübeck du tournant du XX^e siècle, parut en anglais, le traducteur ou son éditeur crurent nécessaire d'ajouter «petit» pour qualifier «tyran»: *Small Town Tyrant* rendait ainsi mieux compte du ridicule du personnage¹. Il en va un peu de même avec les hommes qui seront au cœur des prochaines pages, qui n'apparaissent pas comme de grands despotes². Lorsque le médiéviste allemand Hartmut Boockmann appliqua, le premier, le terme de «tyran urbain» à des personnages de l'Allemagne médiévale, il commença par expliquer qu'il ne traiterait pas de villes italiennes, sachant que c'est dans cet espace qu'on attendait des tyrans³. De


* Pour alléger l'appareil critique, le choix a été fait de privilégier les références en français ou anglais, et, notamment, de renoncer à indiquer les articles très utiles du *Verfasserlexikon* (*Die deutsche Literatur des Mittelalters*, 2^e édition, Berlin-New York 1978-2008) sur les différentes chroniques utilisées ici.

1. H. Mann, *Professor Unrat oder das Ende eines Tyrannen*, München 1905; trad. en anglais par E. Boyd, *Small Town Tyrant*, New York 1944, en français *Professeur Unrat: l'Ange bleu*, trad. C. Wolf, Paris 2008, qui ne rend pas le jeu de mot sur le surnom du professeur (Unrat=immondices), et laisse de côté le tyran pour faire référence en sous-titre au film (dir. J. von Sternberg, 1930) qui a assuré au roman sa célébrité internationale.

2. Aucun des cas présentés dans cet article n'est mentionné dans *Evil Lords: Theories and Representations of Tyranny from Antiquity to the Renaissance*, New York 2018.

3. H. Boockmann, «Spätmittelalterliche deutsche Stadt-Tyrannen», *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, 119 (1983), 73-91.

Chutes et revers de fortune. Représentations et interprétations (XII^e-XV^e siècles). Textes réunis par M. Caesar et A.-L. Dubois, Firenze, SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2025, pp. 101-121

ISBN 978-88-9290-379-1 e-ISBN (PDF) 978-88-9290-380-7 © 2025 The Publisher and the Authors
DOI 10.36167/ML129PDF  CC BY-NC-ND 4.0

fait, les récits traditionnels de princes fossoyeurs des communes d'Italie du Nord sont connus et marquent notre conscience historique⁴. Pourtant, les petits tyrans des villes allemandes ont été bien étudiés par les médiévistes germanophones, car ils sont des cas paradigmatiques à la fois des entraves à l'ascension sociale dans la cité tardo-médiévale et des valeurs sur lesquelles celle-ci se fondait⁵.

Les «tyrans urbains» sont les détenteurs d'un pouvoir considéré par leurs contemporains comme trop fort et exercé de façon illégitime, voire seulement détenu de façon illégitime. Par ailleurs, il n'est de tyrans que déchus, puisqu'ils sont les despotes urbains que des contemporains ont présentés comme tels après leur chute inévitable⁶. Et c'est sur ce point que l'on m'a demandé d'intervenir lors du colloque, pour examiner non pas pourquoi les tyrans urbains des villes allemandes ont chuté, mais comment cela fut expliqué par les témoins. Les sources les plus intéressantes pour étudier cela sont les chroniques urbaines, particulièrement nombreuses en Allemagne. Andrea Zorzi, constatant que les recherches sur les tyrans s'appuient encore aujourd'hui surtout sur les 'fonti alte', appelle à utiliser les chroniques et les sources de la pratique, tandis que Jean-Baptiste Delzant, il y a bientôt dix ans, trouvait dans les chroniques l'avantage qu'elles véhiculent les lieux communs politiques que partageaient les dirigeants urbains⁷. Cela est d'autant plus vrai des

4. Voir l'introduction d'A. Zorzi, «La questione della tirannide nell'Italia del Trecento», in *Tiranni e tirannide nel Trecento italiano*, Rome 2013, 11-36.

5. En plus de Boockmann, «Spätmittelalterliche deutsche Stadt-Tyrannen», voir U. Dirlmeier, «Merkmale des sozialen Aufstiegs und der Zuordnung zur Führungsschicht in süddeutschen Städten des Spätmittelalters», in *Pforzheim im Mittelalter. Studien zur Geschichte einer landesherrlichen Stadt*, Sigmaringen 1983, 77-106; B. Fuhrmann, «Sozialer Aufstieg in der städtischen Chronistik und Wahrnehmung vornehmlich des 15. und 16. Jahrhunderts», in *Reichtum im späten Mittelalter. Politische Theorie, ethische Norm, soziale Akzeptanz*, Stuttgart 2015, et les études sur des cas individuels citées *infra*.

6. Voir cette idée appliquée au favori par W. Paravicini, «Der Fall des Günstlings. Hofparteien in Europa vom 13. bis zum 17. Jahrhundert», in *Der Fall des Günstlings. Hofparteien in Europa vom 13. bis zum 17. Jahrhundert*, Ostfildern 2004, 13-20: 20.

7. J.-B. Delzant, «Dénoncer le tyran. Éléments sur l'étude du langage politique dans les petits centres urbains (Italie, fin du Moyen Âge)», dans *Studi Jean-Claude Maire Vigueur*, Rome 2014, 115-29: 118.

chroniques allemandes qu'elles sont pratiquement toutes rédigées dans les milieux proches des autorités urbaines⁸.

Quelques chutes de tyrans seront donc traitées ici, limitées aux villes du sud de l'Empire, Suisse actuelle comprise. Comme elles sont bien connues par l'historiographie germanophone, les pages qui suivent ont surtout le caractère d'une synthèse.

Le cas le plus ancien chronologiquement est celui de Peter Swarber, *ammeister* de Strasbourg, c'est-à-dire son premier magistrat, élu à vie. Trois groupes rivalisaient alors pour le pouvoir dans cette ville libre, largement indépendante donc: les nobles, les «patriciens bourgeois», comme ils furent appelés faute de mieux, dont faisait partie Swarber, et les gens de métier. Peter Swarber fut renversé en février 1349 par une émeute menée par les métiers, largement parce qu'il protégeait les juifs accusés d'empoisonner les puits et fontaine pour transmettre la peste au peuple. Le régime strasbourgeois fut alors profondément changé, les gens de métier accaparant l'essentiel du pouvoir⁹. Sa chute est racontée par trois chroniques, celle de Matthias von Neuenburg (latine), de Fritsche Closener (allemande), tous deux étant témoins des événements, et celle de Jakob Twinger von Königshofen (allemande), une génération plus tard, qui les reprend en leur apportant parfois une touche personnelle¹⁰.

Les deuxième et troisième cas viennent d'Augsbourg. En 1452, le bourgmestre Peter Egen, d'une riche famille patricienne qui s'était intégrée dans les métiers lorsqu'en 1368 ceux-ci avaient pris le pouvoir, dut quitter la ville après que le Conseil refusa

8. H. Schmidt, «Bürgerliches Selbstverständnis und städtische Geschichtsschreibung im deutschen Spätmittelalter. Eine Erinnerung», in *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Cologne 2000, 1-17: 11.

9. P. Dollinger, «L'émancipation de la ville et la domination du patriciat 1200-1349», dans *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, t. 2, Strasbourg 1981, 37-94: 89-91; Y. Egawa, *Stadtherrschaft und Gemeinde in Strassburg vom Beginn des 13. Jahrhunderts bis zum Schwarzen Tod (1349)*, Trier 2007, 223-37.

10. Mathias von Neuenburg, *Chronica Mathiae Nuwenburg = Die Chronik des Mathias von Neuenburg: I. Fassung B und VC - II. Fassung WAU*, Berlin 1924; «Fritsche Closener's (Strassburgische) Chronik», in *Die Chroniken der oberrheinischen Städte: Straßburg*, vol. 1, hrsg. K. Hegel, Leipzig 1870 (désormais CDS 8), 1-151; «Chronik des Jacob Twinger von Königshofen», *ibid.* vol. 1 et 2 (désormais CDS 9), hrsg. K. Hegel, Leipzig 1870-1871, 153-917.

d'accéder à ses revendications, puisqu'il entendait à la fois vivre comme un noble rural, sans être lié par les devoirs des bourgeois, et jouir de la protection à laquelle ces derniers avaient droit¹¹. Burkard Zink, chroniqueur de la ville, qui le connaissait très bien pour avoir été pendant des années à son service, raconte son ascension et sa chute¹². Elle fut plus dure pour le second Augsbourgeois, Ulrich Schwarz, lui aussi bourgmestre issu des métiers, pendu en 1478 par le Conseil¹³. Je m'en tiendrai sur son cas à ce qu'en dit Hektor Müllich, marchand et membre du Conseil d'Augsbourg à cette époque, qui écrivit une chronique de la ville, et laisserai de côté le texte de Clemens Jäger, célèbre mais tardif (1543)¹⁴.

Le quatrième 'tyran' est Niklas Muffel, grand patricien, premier *losunger* de Nuremberg, c'est-à-dire trésorier de la ville, soit le personnage le plus important des autorités de cette grande ville d'Empire jouissant d'une très large autonomie. Il fut pendu en 1469 sur décision de ses pairs du Conseil, patriciens, pour détournement de fonds et divulgation de secrets du Conseil, alors qu'il avait le soutien du Commun¹⁵. L'affaire est connue par

11. D. Adrian, *Augsbourg à la fin du Moyen Âge. La politique et l'espace*, Ostfildern 2013, notamment 114 et 126; D. Adrian, «The Black Raven and his gang. Politics in Augsburg in times of crisis (1450-1480)», in *Factional Struggles: divided Elites in European Cities & Courts (1400-1750)*, Leiden 2017, 18-36.

12. «Chronik des Burkhard Zink. 1368-1468», in *Die Chroniken der schwäbischen Städte. Augsburg*, vol. 2, hrsg. F. Frensdorff, Leipzig 1866 (désormais CDS 5); voir S. Cain Van d'Elden, «Zink, Burkhard», in *Encyclopedia of the medieval chronicle*, Leiden 2010, vol. 2, 1543-44.

13. Sur Ulrich Schwarz, voir B. Studt, «Schwarz, Ulrich», in *Encyclopedia of the medieval chronicle*, Leiden 2010, vol. 2, 1345-1346; Fuhrmann, «Sozialer Aufstieg»; J. Rogge, «Vom Schweigen der Chronisten. Überlegungen zu Darstellung und Interpretation von Ratspolitik sowie Verfassungswandel in den Chroniken von Hektor Müllich, Ulrich Schwarz und Burkhard Zink», in *Literarisches Leben in Augsburg während des 15. Jahrhunderts*, Tübingen 1995, 216-39.

14. «Chronik des Hector Müllich 1348-1487», in *Die Chroniken der schwäbischen Städte. Augsburg*, vol. 3, hrsg. K. Hegel, Leipzig 1892 (désormais CDS 22), 1-442. Sur Müllich, en plus d'Adrian, *Augsbourg*, voir D. Weber, *Geschichtsschreibung in Augsburg. Hektor Müllich und die reichsstädtische Chronistik des Spätmittelalters*, Augsburg 1984; B. Studt, «Müllich, Hektor», in *Encyclopedia of the medieval chronicle*, Leiden 2010, vol. 2, 1128-29. Sur Clemens Jäger, voir Adrian, *Augsbourg*, 133.

15. G. Fouquet, «Die Affäre Niklas Muffel. Die Hinrichtung eines Nürnberger Patriziers im Jahre 1469», *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 83 (1996), 459-500.

différentes sources contemporaines, notamment la chronique de Heinrich Deichsler, témoin des événements¹⁶.

Le cas suivant remonte à 1470, lorsque Peter Kistler, avoyer (écoutète) de la ville de Berne, boucher de métier, fut chassé du pouvoir, après avoir tenté en vain de réduire le pouvoir des seigneurs justiciers (*Twingherren*), qui dominaient le Conseil de la ville et détenaient, aux dépens de cette dernière, des droits seigneuriaux importants dans les bailliages du territoire bernois. Ces nobles résistèrent victorieusement à cette première tentative de construction d'un territoire moderne. Leur lutte contre des lois somptuaires, en particulier, qui devaient leur interdire les poulaines et les traînes, est célèbre¹⁷. L'épisode, appelé «Twingherrenstreit», est raconté dans les chroniques bernoises de Bendicht Tschachtlan et Heinrich Dittlinger d'une part, de Diebold Schilling (l'Ancien) d'autre part, mais surtout dans la relation rédigée par le secrétaire de ville Thüring Fricker, qui se place résolument du côté des nobles, en notant leurs dépositions pendant les auditions par le Conseil, comme s'il faisait un procès-verbal, qui est en fait très partial¹⁸.

La dernière chute du corpus est celle du bourgmestre de Zurich Hans Waldmann, tailleur puis tanneur, mercenaire avant de réussir en politique. Il fut décapité en 1489 après s'être mis à dos la population du territoire rural de Zurich, sur lequel il voulait renforcer l'emprise de la ville¹⁹. Les sources historiographiques et de la pratique ont été rassemblées il y a plus d'un siècle. Parmi elles, deux relations contemporaines, par un délégué

16. «Chronik von Heinrich Deichsler bis 1487», in *Die Chroniken der fränkischen Städte. Nürnberg*, vol. 4, Leipzig 1872 (désormais CDS 10), 47-386.

17. Voir J. Rogge, «Ehrverletzungen und Entehrungen in politischen Konflikten in spätmittelalterlichen Städten», in *Verletzte Ehre. Ehrkonflikte in Gesellschaften des Mittelalters und der Frühen Neuzeit*, Cologne 1995, 110-43: 125-30.

18. R. Schmid Keeling, *Reden, rufen, Zeichen setzen. Politisches Handeln während des Berner Twingherrenstreits 1469-1471*, Zurich 1995, notamment 29-39 sur les différentes chroniques et la relation de T. Fricker; cette dernière est éditée dans *Thüring Frickarts Twingherrenstreit. Bendicht Tschachtlans Berner Chronik*, hrsg. G. Studer, Bâle 1877. Sur le *Twingherrenstreit*, K. Utz Tremp, «Twingherrenstreit», dans *Dictionnaire Historique de la Suisse*, en ligne, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017165/2013-11-05/> (20.07.2023).

19. M. Lassner, «Hans Waldmann», dans *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/018054/2013-08-07/> (20.07.2023).

bernois pour le Conseil de Berne, par un Zurichois anonyme, ainsi qu'une dernière un peu plus tardive qui adopte la perspective des paysans (intitulée *Höngger Bericht*), sont particulièrement intéressantes²⁰.

À partir de ces six dossiers, j'étudierai donc comment la chute de ces tyrans est présentée dans les sources contemporaines, pour voir ce qu'elle dit du discours politique urbain. Ce qui m'intéressera en particulier est la dialectique entre l'individu et la communauté, car les chroniques et autres relations ne présentent jamais autre chose que cet enjeu.

Je commencerai par retracer quelles raisons sont mises en avant dans les récits contemporains pour expliquer pourquoi les tyrans ont été renversés. Puis j'envisagerai la chute comme issue inéluctable pour ces parvenus isolés que sont censés être les tyrans, avant de terminer en m'interrogeant, après d'autres, sur les médias utilisés par les tyrans et par leurs contempteurs au moment de la chute.

Les abus contre la communauté

D'abord, quelle est cette communauté que les tyrans malmènent selon les auteurs? Autrement dit, quel est l'horizon des chroniqueurs? En règle générale, celui-ci s'étend à la communauté urbaine, mais il peut aussi se limiter au groupe des élites ou des lignages, dont les chroniqueurs sont membres ou porte-paroles²¹.

20. *Dokumente zur Geschichte des Bürgermeisters Hans Waldmann*, hrsg. E. Gagliardi, Bâle 1911, vol. 2. Hans Waldmann est le seul des cas présentés ici qui joue un rôle dans la mémoire collective (zurichoise, voire suisse, en l'occurrence), ayant servi soit d'incarnation du démocrate au service des petits (voir la grande statue équestre de 1937 sur la Münsterbrücke en plein centre de Zurich), soit de tyran violent (voir par ex. la série télévisée suisse allemande *Die Schweizer*, 2013, dont un épisode lui est largement consacré (<https://www.srf.ch/play/tv/die-schweizer/video/haudegen-und-heiliger-hans-waldmann-und-niklaus-von-fluee?urn=urn:srf:video:93999529-33be-4d8c-8767-482974c307d6>) (20.07.2023).

21. P. Monnet, «Das Selbst und die Stadt in Selbstzeugnissen aus deutschen Städten des Spätmittelalters», in *Kommunikation mit dem Ich. Signaturen der Selbstzeugnisforschung an europäischen Beispielen des 12. bis 16. Jahrhunderts*, Bochum 2004, 19-37.

Il est vrai que les deux se mêlent, l'intérêt des élites étant compris comme celui de la ville dans son ensemble. Les griefs formulés à l'encontre des dirigeants, et qui causent leur chute d'après les contemporains, relèvent d'abord du mauvais gouvernement.

Mauvais gouvernement

Aristote comme Bartole, les deux grandes inspirations sur la tyrannie, insistent d'abord sur la tyrannie d'exercice, c'est-à-dire l'usage injuste d'un pouvoir en soi légitime²². Le mauvais gouvernement est celui qui place l'intérêt personnel (*Eigennutz*) au-dessus du bien commun.

Ainsi, une proclamation publique portant sur l'Augsbourgeois Ulrich Schwarz, et connue par une copie du XVI^e siècle, l'accuse d'avoir «opéré et agi pour son profit particulier et celui des siens, de multiples façons, par fraude et tromperie, et d'avoir ainsi durement malmené et empêché le profit commun»²³. Plus d'un siècle plus tôt, Peter Swarber, le *stettmeister* strasbourgeois du milieu du XIV^e siècle, est lui aussi accusé d'avoir favorisé son intérêt propre. Les deux chroniqueurs en langue vulgaire Fritsche Closener et Jakob Twinger von Königshofen critiquent assez ouvertement le massacre des juifs strasbourgeois en février 1349, motivé selon eux par les dettes que les gens de métier avaient contractées auprès des juifs, mais ils notent tout de même pour expliquer l'émeute que Peter Swarber et les deux autres membres du magistrat étaient accusés d'avoir accepté des pots-de-vin²⁴. Ces reproches d'abus des dirigeants pour leur intérêt personnel se retrouvent à propos de tous les dirigeants déchus du corpus²⁵. Ils s'associent à l'accusation d'un pouvoir excessif.

22. B. Guenée, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans*, 23 novembre 1407, Paris 1992, 192.

23. CDS 22, 438: «im selbs und den seinen zû sonderm und argem nutz in vil und manigerlay gestalt, geferlich und betrogenlich fürgenommen und gehandelt und gemainen nutz darin schwerlich veruntreuet und verhindert hat».

24. CDS 8, 128-29.

25. Sur Peter Kistler, Schmid Keeling, *Reden*, 101-7.

Une concentration de pouvoir excessive

Burkhard Zink, le chroniqueur, marchand et officier augsbourgeois, qui avait été au service du bourgmestre Peter Egen, a sur son ancien maître un jugement sans appel; il décrit d'abord son ascension, pour conclure: «Peter Egen s'élevait en toutes choses (...) et il était plus puissant que personne ne l'avait jamais été dans cette ville»²⁶. Bien sûr, l'hubris le prend: «vous avez entendu combien le bourgeois Peter Egen était riche et puissant, et pourtant cela ne lui suffisait pas, il voulait toujours plus de pouvoir et de privilèges»²⁷.

Peter Swarber était également détesté en raison du pouvoir qu'il était censé avoir réussi à amasser depuis qu'il était devenu *ammeister* en 1346²⁸. Königshofen fait parler les gens de métier au discours indirect:

Ils ne voulaient plus les avoir comme maîtres [Swarber et ses deux acolytes], parce que leur pouvoir était excessif: ils voulaient diminuer leur pouvoir, et faire en sorte qu'on eût chaque année un *ammeister* et quatre *stettmeister*, chacun exerçant son mandat pendant un trimestre, comme c'était le cas auparavant²⁹.

L'excès de pouvoir résidait notamment dans les serments de fidélité personnelle que Swarber exigeait des bourgeois, «qu'ils lui avaient jurés publiquement et en secret, car la rumeur courait qu'il avait poussé de nombreux artisans à lui prêter des serments en secret»³⁰.

26. CDS 5, 198: «und also nam Peter Egen von tag zu tag zu an allen dingen [...] und was so gewaltig als kainer nie in diser stat was».

27. *Ibid.*: «Als ir nun gehört hand, wie reich und wie gewaltig der obgenant bürger Peter Egen wäre, dennocht benüeget in nit, er wolt ie mer gewalts und freiheit haben [...]».

28. Voir S. von Heusinger, «'Old Boys' Networks' – Die Verfassungswechsel in Straßburg im 14. Jahrhundert», in *Neue Forschungen zur elsässischen Geschichte im Mittelalter*, Freiburg-Munich (2012), 153-76: 166.

29. CDS 9, 761: «sû woltent sû nut me zû meistern haben, wan ires gewaltes were zû vil: sû woltent den gewalt minren und glich machen, also das men alle jor einen ammeister solte haben und vier meistere, der ieglicher ein vierteil jores rihtete, also es hievore were gewesen».

30. CDS 8, 129: «daz er die antwerke irre eide lidig seite, die sû ime offentlich und heimeliche hettent geschworn, wande die rede ginge do also, er hette vil antwerglute heimelichen zu eiden getriben, daz sû im müstent sweren».

Mais le cas le plus paradigmatique de l'hyperconcentration de pouvoir est celui du Zurichois Hans Waldmann, ayant connu une ascension spectaculaire pour devenir bourgmestre. La relation bernoise de l'affaire qui le conduisit à l'échafaud évoque dans ses premiers mots «la charge qui fut imposée à toute la commune de Zurich, en ville et à l'extérieur, par le pouvoir inquiétant, méchant et très fort du bourgmestre Waldmann»³¹. Le déclencheur de la révolte des paysans du territoire zurichois, d'après une introduction ajoutée après-coup à ce même texte³², fut l'ordre donné par Waldmann de tuer les chiens des paysans, en raison des dommages qu'ils causaient³³. Le Lucernois Diebold Schilling le Jeune, dans sa chronique illustrée de 1513, reprend ce motif: les maîtres et leurs chiens

pleuraient comme s'il s'agissait d'un être humain, mais cela ne servait à rien, les chiens devaient mourir, car au début Waldmann ne pensait pas à ce qui se passerait au final, ni à ce qui était arrivé à Hagenbach, mais il pensait qu'il était le seul seigneur³⁴.

31. *Dokumente*, hrsg. Gagliardi, vol. 2, 335: «[...] die beschwerung, so geleit ist worden uff ein ganz gemeind Zürich in der stat und uswendig von einem sorgvaltigen, bössen, überlägnen gewalt des burgermeysters Waldmann». Cependant, la relation zurichoise insiste sur le bon gouvernement des débuts de Waldmann, cf. U. Vonrufs, *Die politische Führungsgruppe Zürichs zur Zeit von Hans Waldmann (1450-1489)*, Berne 2002, 202. Voir les mots très proches du trésorier bernois Fränkli à propos de Peter Kistler, «disen sorgklichen, ungerechten gwalt», «ce pouvoir inquiétant et injuste», *Thüiring Frickarts Twingherrenstreit*, hrsg. Studer, 187.

32. *Dokumente*, hrsg. Gagliardi, vol. 2, 333: «er [der Waldmann-Handel] allein sinen ursprung habe durch die handlung der hundertöden; dann dieselb handlung hat den pursmann mer zû unwillen pracht dann dhein ander sacht».

33. Sur l'affaire Waldmann, voir C. Sieber, «Affaire Waldmann», dans *Dictionnaire historique de la Suisse*, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/026844/2013-08-07/> (consulté le 11.07.2023). Les dommages portaient sur les vignes, voir M. Jucker, «Negotiating and establishing peace between gestures and written documents: The Waldmann-process in late medieval Zurich (1489)», in *Symbolic communication in late medieval towns*, Leuven 2006, 101-23, et sur le gibier dans les forêts E. Eugster, «Die Entwicklung zum kommunalen Territorialstaat», in *Geschichte des Kantons Zürich*, Zurich 1994, vol. 1, 316.

34. *Die Schweizer Bilderchronik des Luzerners Diebold Schilling. 1513. Sonderausgabe des Kommentarbandes zum Faksimile der Handschrift S. 23 fol. in der Zentralbibliothek Luzern*, hrsg. A. Schmid, Lucerne 1981, 222: «[...] das menger hund in die statt bracht wart, der mit sinem meister weinet, alß ob er ein mōnsh wāre. Aber es halff sy alles nüt, wann die hund müstend

Or Pierre de Hagenbach était le bailli de Charles le Téméraire en Autriche antérieure depuis 1469, et le modèle du tyran d'après de nombreuses sources contemporaines; les villes du Rhin supérieur le firent arrêter et exécuter³⁵. Bien sûr, on dira aujourd'hui que s'en prendre aux chiens revenait à remettre en cause les privilèges de chasse que les paysans du territoire zurichois possédaient³⁶, mais Diebold Schilling ne dit rien de cela, et se place strictement sur un plan moral.

Abus contre la morale chrétienne

En effet, les abus contre la communauté urbaine s'opposent aussi à la morale chrétienne. D'abord, Peter Egen, Niklas Muffel, Ulrich Schwarz sont accusés d'être parjures, n'ayant pas respecté leur serment de membre du Conseil ou bourgmestre³⁷. Puis, les tyrans déchus sont presque tous accusés de cupidité, mais le cas de Niklas Muffel est le plus spectaculaire, puisqu'il aurait été pris sortant de la salle des comptes de Nuremberg les manches pleines des pièces qu'il venait d'y dérober, et dont certaines seraient tombées par terre³⁸. Ce méfait ne fut plus produit contre lui au procès, ce qui tend à prouver que l'incident était inventé³⁹; mais on peut le rapprocher d'accusations similaires contre des dirigeants urbains, censés avoir volé des sommes parfois ridicules, au vu de leur richesse personnelle⁴⁰.

stärben. Waldman gedacht dazemal im anfang nit an das end oder wie es dem Hagenbach was ergangen, sunder betrachtett er allein here zû sin [...]; voir l'image illustrant l'abattage des chiens sur la page suivante sur le manuscrit Lucerne, Korporation Luzern, ms. S 23 fol., 293, numérisé dans e-codices, <https://www.e-codices.unifr.ch/en/kol/Soo23-2/293/o/> (18.07.2023).

35. Voir C. Sieber-Lehmann, *Spätmittelalterlicher Nationalismus. Die Burgrunderkriege am Oberrhein und in der Eidgenossenschaft*, Göttingen 1995, 61-67; G. Bischoff, «Hagenbach Pierre de (Peter von)», dans *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, t. 14, 1378-1381 (en ligne: <https://www.alsace-histoire.org/netdba/hagenbach-pierre-de-peter-von/>).

36. Eugster, «Die Entwicklung», 316.

37. J. Rogge, *Für den gemeinen Nutzen. Politisches Handeln und Politikverständnis von Rat und Bürgerschaft in Augsburg im Spätmittelalter*, Tübingen 1996, 76-80; Fouquet, «Die Affäre», 486.

38. *Ibid.*, 478.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*, 465, sur le trésorier de Schaffhouse Cuonrat Heggenzi.

C'est qu'il importait non seulement de mettre en avant des actes, mais aussi des défauts moraux de ces tyrans. À côté de l'*avaritia* on leur reproche la *superbia*, dont il sera question plus tard, ainsi que l'immodération sexuelle. Ainsi Hans Waldmann fut-il accusé de harceler sexuellement filles et femmes de bourgeois de Zurich. Là aussi, il est remarquable que ce point-là disparut lors du procès – il est vrai que Waldmann avait tout nié en bloc⁴¹. Mais Diebold Schilling le Jeune, qui donne dans sa chronique un condensé de l'affaire Waldmann, insiste au contraire sur ce point, alors même qu'il écrit une vingtaine d'années plus tard: Waldmann, tailleur à ses débuts, aurait connu son ascension sociale grâce à une femme, dont il avait été l'amant pendant des années avant de l'épouser, lorsqu'elle était devenue veuve. Par la suite, Schilling reprend l'accusation de harcèlement, en soulignant que Waldmann faisait pression de diverses manières sur celles qui se refusaient à lui⁴².

Accumulation d'abus, donc, dont est victime la communauté urbaine, prise abstraitement dans son ensemble, ou composée d'autant de victimes individuelles. Leur affichage presque systématique sert les intentions des auteurs, qui sont de justifier la chute. En effet, l'ascension des dirigeants, qui fait d'eux des tyrans, constitue le début de leur chute⁴³. Car aux abus que nous venons de voir s'ajoute le péché originel des tyrans, celui d'être ce qu'on nomme aujourd'hui des transfuges de classe.

L'issue inéluctable du parvenu isolé

Outrepasser son état

Plutôt que classe, on utilisera ici le terme d'état (*Stand*) pour qualifier la catégorie sociale mais aussi le groupe social auquel le tyran appartient. Ce motif, très classique et observé partout dans le corpus, du parvenu qui a connu une ascension trop rapide est tellement présent que les médiévistes ont parfois eu eux-mêmes du

41. Jucker, «Negotiating», 117.

42. *Die Schweizer Bilderchronik des Luzerners Diebold Schilling*, 222.

43. Paravicini, «Der Fall des Günstlings», 20.

mal à envisager l'ascension sociale dans la ville tardo-médiévale, sinon par lente et humble progression⁴⁴. Chez les tyrans, au contraire, l'ascension est la première étape de la chute, parce qu'elle est illégitime, trop rapide, et mue par de mauvais penchants.

Pourtant les tyrans ne sont pas tous des hommes nouveaux. Niklas Muffel appartient à une des grandes familles du patriciat nurembergeois; Peter Egen, à Augsbourg, n'est pas moins distingué, puisque son père, issu d'une famille patricienne, avait été bourgmestre avant lui, et avait fondé un hôpital qui conférait un surcroît d'honorabilité à toute la famille⁴⁵. Mais il est vrai que les auteurs s'efforcent de s'appuyer sur le «portrait idéal du traître»: «étranger à la ville, arrivé pauvre mais enrichi par le mariage et de louches affaires; homme seul et vénal condamné par la communauté urbaine unie derrière ses chefs traditionnels», pour utiliser une phrase de Jean Tricard⁴⁶. Diebold Schilling le Jeune procède de cette façon avec Hans Waldmann, alors même que l'origine sociale de ce dernier n'était pas si modeste que cela⁴⁷.

D'après la relation de Thüring Fricker, Peter Kistler, l'avoyer de Berne, boucher d'origine, demanda au trésorier de la ville Fränkli pourquoi il le tenait tant en haine; l'autre lui répondit alors qu'il ne haïssait personne, mais qu'il n'aimait pas «sa façon d'être et sa nature agitée, d'aspirer depuis son plus jeune âge à de nouvelles choses et par tous les moyens à s'élever plus qu'il n'est nécessaire à un bourgeois du commun»⁴⁸. Les thèmes de «l'agitation» et de «l'insatisfaction» réapparaissent plus tard dans son discours: Kistler n'aurait pas su se contenter d'être élu au Petit Conseil, et aurait tout fait pour devenir banneret: «il n'y eut pas de calme avant

44. Voir notamment J. Tricard, «L'Affrontement ou le mariage: stratégies de conquête du pouvoir à Limoges au XV^e s.», dans *Construction, reproduction et représentation des patriciats urbains de l'Antiquité au XX^e siècle*, Tours 1999, 45-72, avec le parvenu trop impétueux et le prudent.

45. CDS 5, 196-97.

46. *Ibid.*, 70; voir également J. Tricard, «Une ville et son traître: Limoges et l'affaire Gaultier Pradeau, (XV^e-XX^e siècle)», dans *Études Bernard Chevalier*, Caen 1993, 211-21.

47. Vonrufs, *Die politische Führungsgruppe*, 231-38.

48. Thüring Frickarts *Twingherrenstreit*, hrsg. Studer, 170: «er hette weder in noch einichen menschen nie ghasset, aber sin unrüwige art und natur, so von jugendt uff nüwe ding gsücht und alwegen gesücht sich zû erheben mer dann einem gmeinen burger von nöten were gsin».

qu'il accède au siège»⁴⁹. Ainsi, les patriciens bernois placent Kistler dans le groupe de ceux qu'ils appellent les *stattkelber*, les «veaux de la ville», qui se font engraisser par la ville, et lui doit tout⁵⁰. De manière générale, le mauvais gouvernement est celui des parvenus jeunes et irréflechis⁵¹. Ulrich Schwarz, dont le père était charpentier, entrerait aussi dans cette catégorie⁵².

Même les tyrans qui ne sont pas présentés comme des parvenus avides de pouvoir transgressent malgré tout des frontières sociales. Burkard Zink raconte que Peter Egen changea de nom pour se faire appeler «Peter von Argon» et se donner ainsi une identité plus aristocratique, et qu'il modifia même ses armoiries, obtenant une charte d'augmentation héraldique du roi des Romains Frédéric III⁵³. Bernd Fuhrmann pense que l'aversion de Zink porte sur ce changement d'état⁵⁴, et on remarquera que Niklas Muffel s'était également procuré une augmentation héraldique de Frédéric III, avec un heaume couronné, que le Conseil de Nuremberg avait pourtant formellement interdit⁵⁵. On peut cependant avancer que Zink reprochait surtout à Egen d'avoir rompu avec la tradition familiale: il note expressément que le nom lui venait en héritage de son père, et utilise deux fois le verbe *verkeren*, «transformer», qui a une connotation négative⁵⁶.

Au total, on retrouve aisément dans ces textes les idées maintes fois répétées dans des traités comme celui du Dominicain d'origine zurichoise Felix Fabri sur sa ville d'adoption Ulm à la fin du XV^e siècle, qu'il faut que le pouvoir corresponde à la richesse et à l'honneur⁵⁷. En effet, c'est bien l'honneur, ou le

49. *Ibid.*, 187: «do ist kein rûw gsin, biß er in stûl keme».

50. *Ibid.*, 118, cf. déjà Fouquet, «Die Affäre», 165.

51. Schmid Keeling, *Reden*, 143, et 103-5 sur l'utilisation du mot «jeune» (*jung*).

52. Voir Dirlmeier, «Merkmale», 101; Fuhrmann, «Sozialer Aufstieg», 151.

53. CDS 5, 198.

54. *Ibid.*, 152.

55. Fouquet, «Die Affäre», 497.

56. CDS 5, 198, «verkert seinen namen»; «das er das alt wappen verkeret». Sur la connotation péjorative du verbe, voir «Verkehren», *Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm*, en ligne, *Wörterbuchnetz des Trier Center for Digital Humanities*, Version 01/23, <https://www.woerterbuchnetz.de/DWB> (consulté le 11.07.2023), sens n° 7.

57. Felix Fabri, *Tractatus de civitate Ulmensi* = *Traktat über die Stadt Ulm*, hrsg. F. Reichert, Constance 2012, 132.

«prestige» (P. Monnet), qui constitue la clé de la liaison entre richesse et pouvoir⁵⁸, et qui, justement, manque aux tyrans.

L'aventure solitaire vouée à l'échec

Ce déséquilibre entre pouvoir, honorabilité et richesse cause l'isolement du tyran: Ni Waldmann, qui fut fait chevalier sur le champ de bataille, ni Ulrich Schwarz n'avaient de relations familiales ou matrimoniales avec les lignages patriciens de leur ville, remarque Ulf Dirlmeier⁵⁹. On pourrait lui opposer, d'une part, que dans des villes où les métiers avaient pu accéder au Conseil, voire le dominaient, cela n'était pas indispensable. Surtout, en réalité, ils pouvaient compter sur de nombreux soutiens. Il a en particulier été bien démontré que Waldmann avait su créer tout un réseau de partisans autour de lui, sans lequel il n'aurait pas été en mesure d'acquérir autant de pouvoir⁶⁰. Mais les textes n'en pointent pas moins l'isolement des tyrans, qui est dû à leur orgueil: Burkard Zink rapporte le discours où Peter Egen s'oppose frontalement à tout le Conseil d'Augsbourg⁶¹, tandis que Peter Swarber se retrouve seul devant la foule des artisans strasbourgeois menés par les bouchers, parce qu'il est détesté par les lignages nobles comme par les gens de métier⁶². Enfin Peter Kistler n'arrive pas à imposer son nouveau régime, qui vise à réduire les droits des seigneurs justiciers des bailliages du territoire bernois, parce que ceux-ci ont pour eux l'ancienneté⁶³. À côté de ces derniers, les nouveaux venus, appelés dans le *Twingherrenstreit* des «Bernois de trois jours», n'ont aucune chance⁶⁴.

58. P. Monnet, «Doit-on encore parler de patriciat dans les villes allemandes de la fin du Moyen Âge?», *Bulletin d'information de la Mission Historique Française en Allemagne*, 32 (199), 54-66: 65.

59. Dirlmeier, «Merkmale», 105.

60. Vonrufs, *Die politische Führungsgruppe*, 198, et l'étude de ce réseau 202-30.

61. CDS 5, 201-2.

62. *Chronica Mathiae Nuwenburg*, 267, repris par Königshofen, CDS 9, 762.

63. Voir Schmid Keeling, *Reden*, 128-29.

64. *Thüring Frickarts Twingherrenstreit*, hrsg. Studer, 59; ce terme savoureux est souvent relevé (Fouquet, «Die Affäre», 471); mais il faut remarquer qu'il n'est pas utilisé de façon négative, le locuteur disant qu'il préfère ces «Bernois de trois jours» à d'autres qui n'ont pas le bien de la ville en vue.

On aura beau jeu de dire que ces motifs sont archi-connus: le tyran chute à cause de sa tyrannie par exercice, mais aussi de sa tyrannie sans titre, parce qu'il usurpe un pouvoir que les lignages croient devoir légitimement détenir⁶⁵. Mais il se trouve que les chroniques s'en tiennent pratiquement tout le temps à cela. En fait, ces textes issus du milieu du Conseil, et qui se rangent le plus souvent derrière le camp des vainqueurs, insistent sur les entorses au Bien Commun, pour ne pas avoir à aborder les motifs politiques concrets, luttes de faction ou conflits entre lignages et gens de métier. L'utilisation constante des mêmes *topoi* est un des indices qui montrent que la chute des tyrans est traitée dans les chroniques et autres récits comme une affaire de communication politique.

Chute et communication politique

Manier des références

À la fin du Moyen Âge, les réflexions sur la tyrannie et les tyrans s'appuyaient beaucoup sur le savoir antique ou la mobilisation de modèles antiques; des recherches nombreuses l'ont montré, notamment pour l'espace francophone⁶⁶. Par ailleurs, les auteurs des chroniques urbaines allemandes savent utiliser des références savantes, en particulier antiques, pour assimiler les mauvais dirigeants de leurs villes aux tyrans du Moyen Âge. Ainsi, le chroniqueur Jakob Twinger von Königshofen fait-il des parallèles entre l'orgueil des Tarquins, mais aussi leurs crimes sexuels avec le viol de Lucrece, qui auraient conduit les Romains à se débarrasser d'eux, et l'arrogance des nobles strasbourgeois qui durent abandonner le pouvoir lors d'une émeute en 1332⁶⁷. Peter Swarber n'est cependant pas qualifié ainsi: certes, lui aussi est appelé «arrogant» (*hochtragend*)⁶⁸, mais ce terme est trop habituel

65. La tyrannie sans titre est l'autre forme de pouvoir tyrannique selon Bartole, voir Bartole de Sassoferrat, *Traités: sur les guelfes et les gibelins, sur le gouvernement de la cité, sur le tyran*, trad. par S. Parent, Paris 2019.

66. *Figures du tyran antique au Moyen Âge et à la Renaissance. Caligula, Néron et les autres*, éd. D. Bjaï, S. Menegaldo, Paris 2009.

67. CDS 8, 320 et 9, 775.

68. CDS 9, 762.

pour être vraiment significatif. D'ailleurs Königshofen l'a repris de son prédécesseur Fritsche Closener, qui, lui, n'utilise pas de références antiques⁶⁹, et on le trouve (ou des synonymes) dans d'autres chroniques du corpus, sans plus de références savantes⁷⁰.

Une seule source du corpus mobilise des exemples antiques pour discréditer un tyran contemporain: dans le *Twingherrenstreit*, Peter Kistler apprend de la bouche du trésorier de Berne qu'on le compare pour le railler à Jules César: «l'avoyer, qui, disent certains, veut être Jules César à Berne»⁷¹. Kistler veut en savoir plus, et le trésorier lui répond qu'on est bien plus moqueur encore en ville: «il dit que vous êtes le tyran de Berne»⁷²: c'est bien le mot d'origine latine/grecque qui est employé dans le texte allemand⁷³. En effet, Regula Schmid Keeling a montré que Thüring Fricker, qui avait étudié à l'université de Heidelberg, propose une vraie conception de l'histoire bernoise, qu'il intègre dans celle de la Confédération⁷⁴. S'il ne s'appuie pas sur des textes antiques précis, Fricker mobilise également les figures de Caton, comme modèle positif, ou encore oppose Hannon et Hannibal, et mentionne Lucifer⁷⁵.

Au total, cependant, le recours direct à des modèles antiques n'est pas massivement utilisé.

Mauvais mots et mauvais gestes

En revanche, les auteurs savent bien expliquer la chute en analysant la communication symbolique, mots et gestes. Ainsi Peter

69. CDS 8, 121.

70. Par exemple dans le *Hönggerbericht sur Hans Waldmann*, l'utilisation du mot «stolz» (fier), *Dokumente*, hrsg. Gagliardi, vol. 2, 486.

71. *Thüring Frickarts Twingherrenstreit*, hrsg. Studer, 170, cf. Schmid Keeling, *Reden*, 57, 59, 144. César n'était pas forcément vu de façon positive au Moyen Âge, cf. Delzant, «Dénoncer le tyran», 126: Leonardo Bruni, dans son éloge de Florence (*Laudatio Florentinae Urbis*, 1403), estime qu'il méritait d'être assassiné, puisqu'il avait aboli la république et la liberté. Cette vision de César remontait à Cicéron, voir M. Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris 2013, 152.

72. *Thüring Frickarts Twingherrenstreit*, hrsg. Studer, 171: «ir sigind der tyrann von Bern».

73. Voir aussi *ibid.*, 150 (tyranny).

74. Schmid Keeling, *Reden*, 132-42.

75. *Ibid.*, 59.

Egen fait-il enlever dans les églises d'Augsbourg tous les écus de ses ancêtres, pour les remplacer par les nouvelles armoiries qu'il s'est choisies, témoignant ainsi du peu de cas qu'il fait de l'ancienneté de sa famille, effacée, puis placée entièrement sous son aura personnelle⁷⁶. Ce passage de la chronique de Burkard Zink fait écho à une autre scène, quelques pages plus loin, où le même Egen dit du mal des familles anciennement installées dans la ville, parfois nommément: «Cela ne plut pas du tout aux membres du Conseil qu'il insultât ainsi leurs ancêtres»⁷⁷.

Hans Waldmann ne fait pas seulement de mauvais choix de mots, mais aussi de gestes. Au début de mars 1489 les révoltés du territoire rural avaient accepté un compromis, où ils demandaient pardon, promettaient obéissance, mais voyaient les mesures prises contre leurs libertés retirées. Lorsque la charte du compromis fut lue publiquement, Waldmann dit au scribe, le secrétaire de la ville de Zurich, qu'il s'était trompé et devait écrire que les paysans avaient demandé d'être pardonnés pour l'amour de Dieu (*durch gotz wilen*), et qu'ils tiendraient le conseil de Zurich pour leur «cher et gracieux seigneur»⁷⁸. Heureux de sa victoire, réelle et symbolique, il alla ensuite la fêter à Baden, où il passa plusieurs jours en galante compagnie; or cette ville où se tenaient les diètes de la Confédération, était connue comme endroit où les ambassadeurs étrangers donnaient des pots de vin aux délégués confédérés, et comme lieu de prostitution⁷⁹. Waldmann et ses comparses y firent des «choses honteuses», dit la relation anonyme d'un paysan zurichois⁸⁰: sa chute n'en est que plus justifiée.

L'humiliation pour revenir à l'*harmonia regiminis*

Les tyrans ont mis à mal l'équilibre dans la ville, ce que Felix Fabri nomme l'*harmonia civitatis* ou *harmonia suavis regiminis* dans

76. CDS 5, 198.

77. *Ibid.*, 202: «sicher das geviel ainem rat nit wol, dass er ir alt vorfaren also schentzieret».

78. *Dokumente*, hrsg. Gagliardi, vol. 2, 414 (Zürcher Bericht).

79. Jucker, «Negotiating», 114, s'appuyant sur le *Hönggerbericht*, *Dokumente*, hrsg. Gagliardi, vol. 2, 486-87. Jucker insiste aussi sur le fait que Waldmann serra la main aux assassins de son compagnon Hans Schneevogel, manifestant ainsi son manque de pouvoir.

80. *Ibid.*, 487, «und tribent alle schampare ding».

son traité sur la ville d'Ulm. Cette harmonie est détruite à partir du moment où un homme issu des métiers est introduit dans le cercle des bourgeois de haute naissance⁸¹. Pour la rétablir, il faut utiliser des rituels d'humiliation ou rabaissement.

Cela se produisit avec Hans Waldmann: en effet, il fut torturé, alors même qu'il était noble, puisqu'il avait été fait chevalier. Après l'avoir arrêté, on le mit dans une cellule de criminel, et on l'obligea à boire dans le verre d'un sodomite, ce qui fait écho aux accusations de débauche qui étaient formulées à son encontre⁸². Enfin Waldmann fut exécuté hors les murs de la ville, sur une colline, qui permettait aux habitants du territoire rural de Zurich de le voir⁸³. En revanche, il fut décapité, dans ce qui apparaît comme une concession faite à son honorabilité, et les textes insistent sur sa piété au moment d'affronter la mort, puisqu'il demanda pardon et pria⁸⁴.

Les mêmes humiliations se retrouvent chez les autres tyrans; Ulrich Schwarz est arrêté en plein Conseil, lui aussi torturé – ce qui le conduit à faire des aveux complets –, et il est ensuite pendu, ainsi ramené à son rang d'artisan, et surtout de voleur, puisqu'il était accusé de détournement de fonds⁸⁵. Ce fut également le cas de Niklas Muffel, le patricien pourtant, lui aussi pendu pour vol⁸⁶.

Quid de ceux qui ne furent pas exécutés? Peter Swarber fut banni à quatre lieues de la ville après avoir juré une *Urfehde* (caution juratoire)⁸⁷, et se retira dans la petite ville de Benfeld, à

81. Dirlmeier, «Merkmale», 105; Felix Fabri, *Tractatus de civitate Ulmensi*, 132.

82. Jucker, «Negotiating», 115.

83. *Ibid.*, 119.

84. Voir notamment le récit de Diebold Schilling le Jeune, *Die Schweizer Bilderchronik des Luzerners Diebold Schilling*, 226 et l'enluminure en pleine page qui suit, où Waldmann attend mains jointes d'être décapité, <https://www.e-codices.unifr.ch/en/kol/Soo23-2/298/o/> (18.07.2023). Cette image fait écho à celle qui figure l'exécution de Pierre de Hagenbach dans le même manuscrit, <https://www.e-codices.unifr.ch/en/kol/Soo23-2//172>.

85. Rogge, *Für den gemeinen Nutzen*, 80. Sur son arrestation en plein Conseil voir Adrian, *Augsbourg*, 150.

86. Fouquet, «Die Affäre», 460, contre Rogge, «Ehrverletzung», 138-41, en particulier 140, pour qui cette exécution rapide, sans grand spectacle, correspondait à une prise en considération du statut social de Muffel.

87. *Urkundenbuch der Stadt Straßburg*, t. 5, éd. H. Witte, G. Wolfram, Strasbourg 1896, n° 213, 199-200.

trente km au sud de Strasbourg, où il mourut; aucun autre détail n'est connu. Peter Kistler, le boucher avoyer de Berne, dut accepter que les nobles revinssent en ville, et son programme de réforme fut supprimé; en particulier ses lois somptuaires contre les patriciens furent abolies. Peter Egen quitta la ville et vécut en noble, sans droit de bourgeoisie; le Conseil lui refusa le droit de revenir dans sa maison à Augsbourg pour s'occuper de ses affaires, en l'obligeant à s'installer dans une «auberge publique» (*offenes wirtshaus*) pendant ses séjours dans la ville⁸⁸, ce qui n'est pas une clause inhabituelle pour un noble refusant de se plier aux règles du droit de bourgeoisie⁸⁹. Burkard Zink insiste sur le fait qu'Egen quitta Augsbourg de sa propre initiative, et ne revint pas à cause de son intransigeance. Ensuite, il disparaît des chroniques.

Ainsi, pour ces tyrans qui n'ont pas été l'objet d'un spectacle aussi humiliant que létal, c'est plutôt à l'oubli qu'ils furent condamnés, si on peut dire, puisqu'ils sont tout de même dans les sources. Mais Kistler, par exemple, n'est jamais représenté, sauf erreur, sur les enluminures des différents manuscrits illustrés de Diebold Schilling l'Ancien, alors que ses adversaires nobles le sont de nombreuses fois. Et Niklas Muffel subit les deux outrages: il fut d'abord pendu, puis son cadavre fut emmené nuitamment par ses parents et enterré hors de Nuremberg, dans un village où sa famille détenait des droits seigneuriaux, «en secret» (*haimlich*), écrit Heinrich Deichsler⁹⁰. La honte associée à cette sépulture *extra muros* se lit au fait que ses parents le firent plus tard déterrer et réinhumer à l'église paroissiale Saint-Sébal, en ville, où il avait accumulé les fondations pieuses⁹¹.

88. Burkard Zink, CDS 5, 204.

89. Voir l'exemple de Wilhelm von Liechtenfels, noble et officier du duc d'Autriche réclamant de vivre à Fribourg-en-Brisgau, mais sans prêter le serment d'obéissance au Conseil, qui exigea alors qu'il s'installe dans une auberge, manifestant ainsi qu'il ne résidait pas en ville, cf. Ulrich Zasius '*Geschichtbuch*' der Stadt Freiburg im Breisgau, hrsq. H. Schadek, Freiburg i.B. 2012, 75-76.

90. CDS 10, 310.

91. Niklas Muffel détaille ses fondations pieuses dans son *gedenkbuch*, *ibid.*, 744.

Conclusion

Après avoir évoqué les accusations de corruption qui visaient le dirigeant strasbourgeois Peter Swarber, Fritsche Closener, qui lui était assez favorable, conclut sa relation de sa chute par les mots suivants: «et on l'accusait aussi d'autres choses, dont il était forcément coupable, que cela fût vrai ou non, puisque le malheur était tombé sur lui»⁹². Il ajoute qu'il avait été victime de son impopularité plus que de ses méfaits.

Ainsi, Closener est conscient que le dirigeant déchu est forcément présenté comme un tyran, coupable de trahison des valeurs cardinales de la cité, Bien Commun, unité, ancienneté: de fait, les récits de chute des tyrans urbains présentent tous les entorses à ces valeurs, et se ressemblent tous. C'est bien à un «essorage sémantique» qu'on a affaire, pour reprendre une formule utilisée à propos du Bien Commun⁹³.

C'est pourquoi il a très peu été question dans cet article de vraie politique, de programmes de réforme, et même de luttes entre gens de métier et patriciens. Certains auteurs les abordent pourtant, Thüring Fricker notamment, ou les différentes chroniques strasbourgeoises, voire Heinrich Deichsler pour Niklas Muffel, qui écrit que les gens du commun ne lui étaient pas hostiles⁹⁴. Mais les autres ont au contraire tendance à les taire, et à insister sur les défauts individuels des tyrans. Ainsi, ils dépolitisent leur chute: puisque les causes du désordre sont dues au caractère d'un mauvais dirigeant, l'harmonie civile peut être rétablie dès sa déchéance survenue⁹⁵. Il faut, en fait, replacer ces chutes dans leur contexte politique si l'on veut les comprendre. Mais les stratégies des chroniqueurs pour condamner les tyrans sont donc de

92. «Und ouch andere sachen, der müst er aller schuldig sin, es wer wor oder nüt, wann daz ungelucke was uf in gevallen», CDS 8, 129.

93. P. Boucheron, «Politisation et dépolitisation d'un lieu commun. Remarques sur la notion de Bien Commun dans les villes d'Italie centro-septentrionales entre commune et seigneurie», dans *De Bono Comuni. Discours et pratique du Bien Commun dans les villes d'Europe (XIII^e au XVI^e s.)*, Turnhout 2010, 237-51: 250.

94. Fouquet, «Die Affäre», 460.

95. Voir Rogge, «Vom Schweigen»; contre lui, Adrian, *Augsbourg*, 124.

les présenter comme des individus mauvais, et non comme des représentants de groupes. Ainsi leur chute devient-elle une affaire personnelle, et pas la défaite des gens de métier, ou de telle faction contre une autre, ni même de leur famille. Dès 1356, sept ans après la chute de Peter Schwarber, un membre de son lignage devient *stettmeister* de Strasbourg, et la même chose peut être dite des Schwarz ou des Muffel qui restent dans le Conseil de leur ville respective⁹⁶. Ainsi, les descendants des vaincus peuvent être réintégrés dans la mémoire et la politique de la cité.

ABSTRACT

Olivier Richard, *The Fall of Small Town Tyrants in Southern Germany, 14th-15th c.*

This article takes up the already well-wrought dossier of late medieval urban tyrants, focusing on a few cases from southern Germany. It looks at the reasons for their fall, not in reality, but as they are presented in the discourse of contemporary chroniclers. These «tyrants» are characterized by the abuses they commit against the urban community and become models of bad government. Their fall seems then inevitable, given the illegitimacy of their rise. Lastly, political communication is essential to the fall of tyrants: chroniclers do not use as many classical models as one might expect, but they do insist on the inappropriate gestures and words that demonstrate the tyrants' wickedness; lastly, the staging of their downfall aims to delegitimize them once and for all.

Olivier Richard

Université de Fribourg
olivier.richard@unifr.ch

96. B. Metz, «Schwarber (Swarber)», dans *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne* 34, Strasbourg 1999, 3570-2: 3571; Fouquet, «Die Affäre», 500.

